

JEUDI

15 MARS 1832.

Ce Journal paraît les Jeudi et Dimanche de chaque semaine.

On s'abonne à Lyon, au Bureau du Journal, rue d'Amboise, barrière de fer;

Au Bureau de la Conservation des Affiches, Galerie de l'Argue, escalier M, au 1^{er} étage; Au Cabinet littéraire de M. Lassaigue, rue des Célestins.

A la librairie de M. Babeuf, rue S. Dominique, Et à l'imprimerie du Journal.



La Glaneuse,

JOURNAL DES SALONS ET DES THÉÂTRES.

La Prison est le Séminaire des Patriotes.

PREMIÈRE ANNÉE.

N° 76.



Le prix de l'abonnement (qui se paie d'avance) est de 4 fr. pour trois mois.

On ajoutera un franc par trimestre pour les frais de poste,

Les lettres et paquets doivent être affranchis.



UNE DISTRACTION.

Ce diable d'homme !

Il demandait de l'argent, toujours de l'argent, il vous présentait des mémoires à n'en plus finir, et des chiffres à faire trembler !

Et puis il savait si bien embrouiller toutes les questions d'argent, qu'on en passait toujours par où il voulait.

Et pour en finir, toujours on lui disait : Allons, allons, Casimir, ne vous fâchez plus : Voyons, qu'est-ce qu'il vous faut ?... Vous voulez telle somme, n'est-ce pas ?... Eh bien, tenez, la voilà.

Il avait affaire à des gens de bonne composition.

C'est qu'il était, lui, voyez-vous, premier domestique d'une grande maison : On le chargeait de toutes les dépenses du ménage ; voilà pourquoi il lui fallait tant d'argent.

C'était une bonne place que la sienne : Il touchait cent mille francs de gage, rien que pour son entretien et son blanchissage ; sans compter les pots de vin qu'il se faisait donner sur les marchés.

Encore n'était-il pas content.

Mais le drôle avait le diable au corps : Tous les ans il demandait aux maîtres de la maison une forte somme pour l'employer à sa guise et sans en rendre compte à personne.

Et toujours on lui donnait ce qu'il demandait.

C'est qu'il faut, voyez-vous, que jeunesse se passe. Lui, avait comme tant d'autres ses petites dépenses de jeune homme qu'il était bien aise de ne pas avouer.

Mais, ne voilà-t-il pas qu'un beau matin, mon drôle s'avisa de demander pour ses dépenses cachées, pour ses fredaines de garçon, une somme de quinze cent mille francs !

On se récria, bien entendu.

On lui dit : Mon cher Casimir, ceci est par trop fort !

Mais, vous n'y pensez pas... Que ferez-vous de tout cet argent ?

Lui de répondre : J'ai des ennemis, j'en ai beaucoup d'ennemis, je les fais assommer et cela me coûte ; et puis, les maîtresses que j'ai, me coûtent naturellement quelque chose. Tenez, je suis bien fâché de ne pas avoir demandé davantage, je devais exiger le double.

Mais, c'est pure distraction de ma part.

Et il dit tout cela sans rire.

Et on lui donna tout l'argent qu'il demandait.

Un pauvre Diable.

PARALLÈLE.

L'un a soixante ans, l'autre en a trente ; le premier a vécu dans l'ignorance et l'égoïsme, le second dans l'étude et l'amour de la patrie. Le cœur rétréci par l'habitude des calculs mesquins, le premier n'aime que lui et son argent ; le luxe, voilà le résumé de sa vie ; aussi, dans cet esprit vénal, tout s'évalue en francs, sous et deniers. Sa morale consiste à n'être pas fripon et n'a jamais été au-delà de quelques aumônes faites par ostentation ; il se méfie d'un langage désintéressé parce qu'il juge les autres d'après lui, et rit dans sa barbe d'une action généreuse dont l'auteur n'est à ses yeux qu'une pauvre dupe.

Enthousiaste, au contraire, de tout ce qui est grand et juste, le second n'a jamais eu de vœux que pour le bien-être de tous. Il a donné avec dévouement sa portion de travail et d'argent aux institutions qu'il a cru pouvoir être utiles à l'affranchissement et au bonheur des hommes ; son existence a été toute de sacrifices et d'amour. Il n'a jamais pensé que l'homme dût se renfermer dans cette probité négative qui se contente de ne pas faire le mal, il a fait consister son devoir à faire le bien. Il s'est persuadé que le talent et la fortune ne

sont pas des avantages qu'on est libre de faire servir à son intérêt personnel, mais qu'on en doit compte à la société. Une parole, une action généreuse ont toujours trouvé de la sympathie dans son âme, et les hommes n'ont de mérite à ses yeux que par les services qu'ils rendent.

Le premier n'offrirait à la prospérité de sa patrie ni un sou de son immense fortune ni un seul des jours de sa décrépitude ; et le second est prêt à sacrifier sur l'autel patriotique et sa fortune et sa vie encore si pleine d'avenir.

L'un fait de son individualité le centre de toutes choses, le second ne se place que sur un point d'une vaste circonférence dont le centre est le bien-être général.

D'un côté c'est l'intérêt personnel et la mauvaise foi, de l'autre le dévouement et la conscience.

Cependant, l'un est fêté, encensé ; c'est l'ami de l'ordre public, de la paix, de la tranquillité ; on le considère, on le décore. L'autre est injurié, calomnié ; c'est un brouillon qui voudrait renverser tout ce qui est, parce qu'il fait des vœux contre ce qui ne doit pas être ; c'est un patriote ; bien pire, un républicain ! On le fait assommer ou traîner en prison.

HISTOIRE DÉPLORABLE.

Le peuple est au pouvoir du fourbe qui l'obsède.

PALISSOT.

Un soir qu'assis au coin du feu, nous demandions à notre grand-mère de nous conter quelques souvenirs de jeunesse, elle nous fit ranger en cercle sous la cheminée, se fit apporter sa quenouille, et après nous avoir recommandé le silence, nous dit :

Mes enfans, vous commencez votre carrière, la mienne touche à sa fin ; je n'ai plus que mon expérience, puissiez-vous en profiter ; puissiez-vous, plus heureux que moi, ne pas être témoins d'événemens semblables à ceux dont je vais vous faire le récit.

Après une grande révolution et des guerres sans nombre, notre province qui fait aujourd'hui partie d'un grand royaume, et qui alors était une intendance considérable, se trouva vacante je ne sais par quelle forfaiture de l'intendant. Or il y avait dans la ville principale un gros sournois qui passait la moitié de sa vie au village, occupé qu'il était à planter ses choux et sarcler ses carottes. Il n'était, je crois, ni fier, ni méchant ; et, comme dit le proverbe : *Grosses gens, bonnes gens*, toute son ambition se bornait à augmenter son patrimoine.

Je ne sais trop à propos de quoi on vint à penser à lui pour remplacer l'administrateur félon. Peut-être croyait-on, par ce choix, abattre un peu la morgue des grands ; peut-être aussi nous autres, *vile pecus*, pensions-nous nous donner un appui ; ou bien le choisit-on lui riche, simple, sans faste, pour ménager la bourse de tout le monde. Il administre bien ses domaines,

nous disait-on, donc il administrera bien la province, et nous autres de donner là dedans, de lui courir au devant, de le fêter, de le choyer, de lui prodiguer les noms les plus flatteurs. Vois, disait l'un, comme il a l'air affable ; ah, disait un autre, avec un homme comme celui-là l'ère de bonheur va commencer ; quelques-uns disaient bien : Attendons à le juger qu'il ait fait quelque chose ; quelques méchans gromelaient entre leurs dents que sous son air de garçon mitron perçait certain petit brin de charlatanisme ; qu'il fallait s'attendre à décompter, et qu'une fois maître, le bon homme rentrerait doucement dans l'ornière de son prédécesseur. Nous ne crûmes pas tous ces mauvais propos, et pendant long-temps nous le saluâmes de nos *vivat* avec enthousiasme. Aussitôt son élection, tous les employés, les mêmes à peu près qui nous avaient torturés avant, vinrent, la bouche pleine de formules laudatives, et la colonne vertébrale humblement courbée, déposer à ses pieds le témoignage de leur servilisme et de leur cupide bassesse.

Cette pitoyable comédie finit enfin, et l'on aborda des questions positives : on parla finance, mais avec légèreté, et je vous assure que nos intérêts furent peu ménagés ; quelques grands firent des remontrances, on les bariola de faveurs, on leur donna des fêtes, des bals, on les fit taire ; mais nous, peuple, que l'on avait si indignement trompé, qui avions cru à l'*intendance à bon marché*, nous nous disions : Qu'avons-nous gagné dans tout cela ? la faim et la misère. Nos plaintes, nos chants, nos cris, nos sifflets, nos huées, nos caricatures succédèrent à nos premiers *vivat* ; on voulut nous caresser, mais flattez donc un homme qui se fâche ; on voulut nous battre, nous fûmes les plus forts ; on fut donc réduit à nous laisser crier, siffler, huer, caricaturer le nouvel intendant et tous ses conseillers. et je vous assure que nous usâmes largement de la permission.

Le bon homme, assourdi de tout ce tintamarre, regretta plus d'une fois ses choux et ses carottes ; mais comment renoncer aux douceurs d'un si beau poste que celui d'intendant ; puis il pensait que les revenus de la province valaient encore mieux que ceux de son domaine, en sorte qu'il ne pouvait décemment renoncer à d'aussi beaux avantages, et à part l'épithète de *triste sire*, qui résonnait mal à son oreille, il s'était fait à peu près à toutes les criaileries des mécontents ; seulement de temps à autre il se donnait le plaisir de faire chanter en cage la race maudite des écrivains.

Mais un jour la querelle devint plus sérieuse, une mauvaise tête de prolétaire força la consigne, alla droit au maître, et l'apostropha je crois ainsi :

Nous t'avions élevé pour alléger nos charges,

Tu devais oublier ton rang pour compatir à nos misères ;

Tu devais abolir le monopole,

Tu devais déraciner les abus,

Tu devais guérir la lèpre des sinécures,

Tu devais briser le dernier chaînon de nos fers,

Tu devais relever notre ancienne gloire,

Tu devais être avare de notre sang,

Qu'as-tu fait ?

Notre bonne grand-mère n'eut pas achever ce triste récit. Dieu veuille nous faire rencontrer quelqu'un qui puisse nous apprendre la fin de cette tragique histoire.

DIALOGUE ENTRE 2 B.

1^{er} B. (*se frottant les mains.*) Dis donc, camarade, tu passes bien fier...

2^e B. — Camarade... c'est une familiarité

1^{er} B. — Qui convient, je pense, entre deux gail-lards qui, comme nous, sont, par bonheur ou par malheur, marqués de la lettre B.

2^e B. — Pour vous cette distinction est toute naturelle, car il suffit de vous examiner par derrière...

1^{er} B. — Pour voir que je suis bossu comme Mayeux... Que veux-tu... Enfant de la révolution, malgré tous mes efforts je n'ai pu me soustraire aux abus féodaux, comme dit c't autre.

2^e B. (*haussant les épaules.*) Fait au dos !... quel pitoyable calembourg...

1^{er} B. — Il n'est pas de moi, comme dit c't autre ; mais pour en revenir, je disais donc que n'ayant pu me soustraire aux abus féodaux, je n'ai pu, pour ma part, abolir certaine protubérance...

2^e B. — Qui doit être bien gênante...

1^{er} B. — Que veux-tu, il n'est pas donné à tout le monde d'être plat, comme dit c't autre. A propos, tu ne renieras pas la lettre B, toi ; car si j'en ai toujours cru la chronique véridique, tu descendrais en ligne droite, sans en excepter le grand capitaine, dont tu portes le nom, et qui, par parenthèse, était bossu comme moi, tu descendrais, dis-je, de la grande famille du beau Dunois, ... tu le vois bien, *beau Dunois*, la lettre B y est, comme dit c't autre.

2^e B. — Je ne comprends pas celui-là...

1^{er} B. — (*avec intention.*) C'est cependant bien aisé, comme dit c't autre, et c'est par pure modestie que tu te feins d'ignorer la vraie souche d'où tu descends... Qui ne sait que les Dunois sortent d'une *grande maison* dans laquelle il s'est vu des rejetons *ducs*, *comtes*, *marquis*, et surtout, comme dit c't autre, des rejetons de *pairs* à n'en plus finir.

2^e B. — (*avec dépit.*) Il m'impatiente, ce maudit bossu... Mais faisons bonne contenance...

1^{er} B. — (*toujours avec intention.*) Il est vrai que depuis la famille a beaucoup dégénéré, surtout sous le rapport de la fortune, qui n'est rien moins que *consé- quente*, comme dit c't autre.

2^e B. — Maudit bavard.

1^{er} B. — J'ai beaucoup connu ta mère, moi qui te parle ; quant à ton père, je ne dis pas cela... Mais ta pauvre mère... femme remplie de connaissances... quelle hardie tricoteuse ça faisait... comme ça vous torchait une paire de bas... C'est celle-là qui savait remuer les aiguilles...

2^e B. — Je ne vois rien là de déshonorant...

1^{er} B. — Au contraire, cette bonne femme, ça vous avait toujours les broches à la *main*, comme dit c't autre ; elle faisait des bas le matin, dans la jour-

née ; elle faisait des bas de bonne heure, elle faisait des *bas tard*.

2^e B. — (*tape du pied.*) Mais je m'aperçois que ces détails t'affligent... tu es bon fils... tu connais les com-mandemens de Dieu.

Tes père et mère honoreras...

Comme dit c't autre.

2^e B. — (*à part.*) Je voudrais être à dix lieues d'ici.

1^{er} B. — Tiens ! parlons d'autre chose.. Parlons de la croix d'honneur que tu viens de recevoir... C'est vraiment justice ; car parmi les bons citoyens de cette ville qui ont eu le bonheur de s'entr'égorger, il te manquait d'être du nombre *des honorés*, comme dit c't autre.

2^e B. — (*vivement.*) Comment l'entendez-vous ?

1^{er} B. — Oh ! ça c'est vrai ; tu méritais plus que tant d'autres d'avoir le cordon, car le coup de baïonnette que tu as honorablement manqué de recevoir à la Grande Côte...

2^e B. — Il est vrai.

1^{er} B. — Ah, si tous ceux qui portent derrière eux des preuves non équivoques des coups du sort, étaient décorés, avoue que je devrais obtenir au moins le grand cordon... Je ferais bien une pétition, mais le ministre est trop fin, il ne donnerait pas dans la bosse, comme dit c't autre.

2^e B. — Mais vous qui faites le goguenard en parlant de mes aïeux, ne descendriez-vous pas par hasard de ce fameux maréchal de Luxembourg

1^{er} B. — Dont le prince d'Orange disait : Je ne bat-trai donc jamais ce petit bossu-là.

2^e B. — Précisément.

1^{er} B. — Mais le petit bossu répondit : Que sait-il si je suis bossu, il ne m'a jamais vu par derrière... Ah ! ah ! c'est celui-là qu'on n'aurait jamais décoré pour un coup de baïonnette reçu derrière le dos... Qu'en dis-tu...

2^e B. — Je dis que vous avez l'esprit aussi mal fait que la taille... Adieu.

1^{er} B. — Adieu, mon camarade, et comme dit c't autre, tu es bien heureux en venant au monde d'avoir été fait au tour.

COMME QUOI UN PEUPLE NE PEUT SE PASSER D'UN ROI.

Or il était de par le monde un pays qui n'avait point de roi.

Et l'on pense que c'était de fort mauvais exemple.

On résolut d'y mettre ordre.

Ce pays-là ne demandait pas de roi, n'en voulait pas. Raison de plus pour lui en donner un.

Donc les rois des autres pays en conférèrent en-semble.

Et sur ce, ils décidèrent : 1^o les Grecs auront un roi ;

2^o Ce roi sera choisi par nous.

Ils en avaient déjà fait tout autant pour un pays voi-sin de la France, lequel avait pourchassé ses maîtres par la grâce de Dieu, et se serait fort bien passé des bons offices de ceux-ci.

Mais ils étaient cinq, et s'entendaient comme des

larrons en foire : il fallut bien en passer par tout ce qu'ils voulurent.

Or donc la nation dont je parle était une toute petite nation, mais elle était grande dans l'histoire, et avait fait des prodiges de courage pour sa liberté.

Il fallait l'abrutir, et l'on songea à lui donner un roi.
Pas mal trouvé.

Et de plus il fallait qu'il fût de pur sang royal.

Et à force de chercher, il se trouva de par le monde un tout petit bonhomme allemand, lequel descendait de Lucrèce en Lucrèce, d'une famille de rois.

C'eût été dommage qu'il ne fût pas roi.

Donc les cinq furent enchantés du petit bonhomme, et ils dirent à cette petite nation, qui avait pendant plusieurs années versé le plus pur de son sang pour se délivrer de ses anciens maîtres :

« Voilà ce qu'il vous faut ; prenez-le de notre main : nous ne prétendons nullement vous l'imposer, mais réfléchissez ; nous avons des millions pour faire la guerre, des flottes, des canons pour vous exterminer : Voyez ce que vous avez à faire... »

Un roi à toi, ô Grèce !... Des emblèmes royaux sur les murs sacrés du Parthénon !... sur les hauteurs de la citadelle d'Athènes !... Ce serait là ton palladium !..

Tu verrais cette insulte aux tombeaux de Miltiade et de Thémistocle !..

Non, non.

Un pauvre Diablot

LES TROIS COULEURS EN ITALIE.

AUX PATRIOTES DE LA ROMAGNE.

S'il faut qu'au Latium son âge d'or renaisse,
Fleur de ce beau pays, bouillonnante jeunesse,
Crois que pour conquérir ce destin où tu cours
Mille et notre drapeau seront tes seuls secours ;
Ces appuis suffiront à la fière Italie ;
D'un soutien trop puissant la vertu s'humilie :
Il faut que tout l'honneur du triomphe promis
Ne soit point partagé, même avec des amis :
C'est ce qui sera fait : avant que tu succombes,
Tu dois revoir encor des Gallois et des Combes *,
Qui, sur ton sol fermé pour s'ouvrir un chemin,
Marchent vers des créneaux une hache à la main,
Et, nobles transgresseurs de la loi sanitaire,
Sans le rameau d'olive et sans parlementaire,
Sans recourir, la nuit, à des propos oiseux,
Dans les villes du pape entrent comme chez eux.
Mais ce que l'impossible a mis dans son domaine,
Ce qu'on ne verra pas sur la terre romaine,
C'est un soldat de France, assistant vos bandits,
Prêter une main forte à de sanglans édits,

* Deux noms d'une illustration improvisée qui sont en ce moment dans la bouche de tous les patriotes italiens. Le capitaine de vaisseau Gallois, marin d'un courage homérique, frère du colonel Gallois, mon compatriote et mon ami, qui vient de se couvrir de gloire en Pologne.

M. Combes, colonel du 66^e de ligne.

Et debout, l'arme au bras devant leur sacristie,
Protéger contre vous le gibet d'amnistie.
Oh ! non, ne craignez pas que nos fiers bataillons
A la bouche qui parle apportent des bâillons ;
Non, le tiède pouvoir dont le doigt nous gouverne
N'a pas signé le pacte au fond d'une caverne ;
Un reste de pudeur, aux murs capitolins,
N'a pas mêlé la France avec les papalins ;
Quel ministre oserait, dans cet ignoble lice,
Transformer nos soldats en sergens de police ?
Si jamais dans la honte on descendait si bas,
Si, trompant leur instinct qui les pousse aux combats,
Accordant à l'église une lâche assistance,
On les mettait de garde aux pieds d'une potence,
Ces hommes que Juillet a fait intelligents
Ne reconnaîtraient plus des ordres outrageants,
Et brisant d'Albani les droits illégitimes,
Ils pendraient les bourreaux au gibet des victimes.

(NÉMÉSIS.)

GLANE.

--- M. d'Harcourt est envoyé à Constantinople. Il a bien mérité la porte.

--- Que diriez-vous d'un malade qui ne veut plus garder la chambre et qui ne peut pas en sortir ?... que son état est désespéré.

--- M. Fulchiron devrait toujours siéger à la chambre à côté de M. Nyais.

--- Messieurs du *Courrier de Lyon* tremblent lorsqu'on leur parle de la grande semaine, ils préfèrent la petite semaine.

--- Achetez le portrait de *quelqu'un* et celui de *quelqu'une* ; vous aurez les deux pendans.

--- Il est donc bien décidé que les soldats Français vont devenir les gendarmes du pape.

--- On a calculé que depuis l'ouverture de la session, sur 250 mots prononcés à la tribune par M. Fulchiron, il se trouve 200 nullités, 25 mensonges et 25 bêtises : additionnez.

--- On dit que *quelqu'un* de la mairie a vendu ses propriétés ; est-ce pour en faire passer le produit en Amérique, ainsi que l'a fait *quelqu'autre*.

On ne dit plus : Je lui brûlerai la cervelle : mais je lui passerai mon *cabriolet* au travers du corps.

--- L'architecte de la ville a été surpris hier, levant des plans sur le pont Lafayette. Notre conseil municipal voudrait-il passer les ponts.

--- On parle d'une nouvelle invention de télégraphes humains. M. Madier de Montjeu est chargé de la direction de cette entreprise. A chacun suivant sa capacité.

--- Ecoutez le *Courrier de Lyon*, et vous entendrez toujours ces trois mots mille fois répétés : *Reconnaissance*, *Abondance*, *Réjouissance*. Eh bien ! pour le peuple, ces mots signifient :

Reconnaissance, reçu du mont-de-piété ;

Abondance, de la piquette et de l'eau ;

Réjouissance, des os sans viande.

BULLETIN DES ANNONCES. POUR VINGT SOUS.

On peut gagner le superbe château d'Arcueil, à une lieue de Paris, valant 200,000 fr. Les billets se vendent à la direction de la Bourse militaire, Galerie de l'Argue, escalier L, à Lyon.
La clôture aura lieu le 22 du mois.

J. A. GRANIER, Gérant.